

# SALUT LES AMOUREUX

– Bonjour ma chérie.

Elle descend péniblement l'escalier, à l'envers, un seau à la main. Elle porte une liquette bleu pâle et une culotte. Elle est pieds nus. Elle vide le seau dans les toilettes dont elle vient d'ouvrir la porte. Elle le rince après l'avoir désinfecté à l'eau de javel.

Lui, en bleu de travail, épluche des concombres dans la cuisine – il dit « cocombres », il l'écrit aussi sur les anciennes boîtes de glace dans lesquelles il les fait dégorger. Ou bien il met des haricots en conserves, surveille le thermostat du stérilisateur. Quelquefois il est au jardin. Il cueille des fraises pour son petit-déjeuner. Ou bien il lave des salades dans le vieil évier qu'il a installé juste à l'entrée du jardin pour ne rien salir dans la cuisine. Elle allume la radio. Elle écoute son émission favorite dont elle a quelquefois raté le début. Ce sont des humoristes et des imitateurs qui commentent l'actualité et cuisinent un invité sur son enfance, ses rencontres, ses amours, son dernier livre, sa dernière pièce, son dernier disque. Ça la fait souvent rire, mais jamais aux éclats.

Elle adore rire. Il faut savoir ça, dès le début, sinon on n'y comprend rien. Quand on lui a demandé si elle faisait quelque chose pour sa retraite, elle a répondu : « Oui, je me suis déjà fâchée avec deux collègues ». Quand elle a gagné un pèse-personnes au concours de belote et que certains lui ont fait malignement remarquer qu'il n'allait que jusqu'à cent-vingt kilos, elle a juste dit : « Eh bien comme ça, je pourrai dire que mon poids s'est stabilisé ! »

Lui trouve qu'elle tourne tout en dérision, que les enfants sont comme elle, qu'ils ne l'ont jamais pris au sérieux, lui qui a tout construit dans cette maison, été après été, se privant de vacances, de belles voitures, de beaux vêtements, leur donnant tout pour qu'ils grandissent au vert.

Elle sort deux *Fjord* du réfrigérateur. Ce sont les seuls yaourts qu'elle aime. Il a laissé le café au chaud dans la cafetière. Mais entre six heures et onze heures, le liquide a eu le temps de refroidir dans la bouteille thermos. Elle coupe la radio pour le « jeu des mille francs ». Elle vide le lave-vaisselle. De la fenêtre, elle voit la haie d'arbres qu'il

a plantée voilà une quinzaine d'années, au moment où l'autoroute est venue cisailer de bitume la douceur du vallon qui leur servait d'horizon tous les dimanches.

Elle met les bols du petit-déjeuner dans le lave-vaisselle. Elle s'installe à la table de cuisine avec un miroir grossissant et une pince à épiler. Elle s'épile les sourcils, tous les matins, quoi qu'il arrive. Elle est très coquette.

Le facteur arrive avec son lot de publicités, de catalogues, et *Le Monde* auquel ils se sont abonnés pour leur retraite, car ils n'avaient pas le temps de le lire auparavant. Elle commence par le carnet mondain puis s'attaque à la grille de mots croisés. Parfois elle l'achève avant le repas de midi tellement elle est experte et exercée. Le vendredi elle jette un œil sur le supplément littéraire pour en discuter avec Dominique, sa deuxième fille, qui ne s'intéresse qu'à la littérature. Pour sa part, elle préfère les chroniques littéraires du *Canard enchaîné* qu'elle trouve moins serviles et moins publicitaires. De toute façon elle lit assez peu, sauf les livres écrits par des vedettes

comiques de la radio, sinon elle ne comprend rien, « au moins, ça, c'est à mon niveau ».

Elle a fait un effort pour lire le premier volume de la thèse de Dominique paru dans une prestigieuse collection universitaire. Elle n'a pas toujours bien saisi tous les mots, mais elle l'a trouvé très bien écrit, très clair. Elle l'a dit à toutes ses amies. Elle le garde toujours sur la table de la salle de télé, sous le coude, comme si elle le lisait tous les jours. Elle ne le range pas dans la bibliothèque. Chaque fois qu'elle l'ouvre, elle se souvient avec émotion de sa fierté et de ses larmes de joie le jour où, dans la salle Simone Weil de la rue d'Ulm, Dominique avait été déclarée digne du titre de Docteur ès Lettres, avec la mention très honorables et les félicitations du jury à l'unanimité.

Ç'avait été toute une expédition, d'abord l'achat de la carte vermeil, la réservation des billets, l'arrivée à la gare Montparnasse dans un jour de décembre glacial, le trajet en bus jusqu'au Quartier latin. Le premier membre du jury, elle l'avait trouvé énervant avec son accent italien, mais dans l'ensemble, il avait eu l'air de trouver ça bien puisqu'il espérait voir ce travail publié dans les plus brefs délais. Le second professeur avait l'air plus sympathique. Il avait parlé longtemps de *La Malédiction paternelle* et de *La Mère coupable* avant d'encourager la candidate à continuer dans cette voie. La directrice de thèse, une blonde d'une cinquantaine d'années, qui ressemblait à une héroïne hitchcockienne sur le retour, genre Marnie ne passera pas l'hiver, s'était endormie lors de l'allocation du troisième professeur, le président du jury. Quand il avait commencé une phrase par « Pour finir... », elle avait rouvert un œil et recollé ses deux jambes qui s'étaient malencontreusement écartées durant son sommeil. Elle avait rangé les deux volumineux tomes de la thèse, espérant ainsi hâter le mouvement, mais lui continuait, imperturbable, à dire tout le bien qu'il pensait du travail de Dominique, exceptée cependant la

dernière partie qui portait encore les marques de la précipitation. Il lui avait souhaité une belle carrière dans l'Université, devant une salle qui avait de plus en plus de mal à garder son sérieux, car la directrice piquait à nouveau du nez sur le bureau, et écartait ses jambes comme une poupée Barbie désarticulée.

Le père, pendant toute la durée de la soutenance, avait pris des notes, très sérieusement, prêt à prendre la défense de Dominique si son travail était trop critiqué. Elle avait regretté que son brushing tînt si mal car elle n'avait pas eu le temps de se recoiffer. Elle avait été surprise de voir la salle Weil remplie par les amis de Dominique. Ils étaient bien une trentaine et jamais elle n'en avait invité un seul à la maison pour un week-end ou une semaine de vacances.

Après le pot de thèse chez « Gaudeamus », Dominique les avait emmenés dîner dans un restaurant chilien. La mère avait passé quelques coups de fil pour dire aux amis absents que tout s'était bien passé. Il y avait longtemps qu'ils ne l'avaient pas vue aussi rayonnante. Ils étaient rentrés en taxi du côté de la Bastille où elle habitait. En signant le chèque au restaurant, la mère avait dit, voyant juste au-dessus le talon de celui établi à l'ordre de la SNCF : « On s'en souviendra du 12 décembre ». Une fois rentrés, ils avaient organisé l'espace du studio de Dominique. Ils dormiraient dans son canapé-lit tandis qu'elle occuperait un matelas Futon dans le couloir, juste en bas de sa bibliothèque.

Quand elle s'était mise à faire des mots croisés vers minuit et demi, Dominique avait tellement râlé qu'elle avait arrêté. Le lendemain, Dominique était partie très tôt, vers sept heures. Elle avait des rendez-vous, des choses à faire tout le samedi. Elle leur avait laissé un plateau prêt pour le petit-déjeuner et avait marché toute la matinée dans la froidure ensoleillée des rues de Paris.

Ils lui avaient acheté une bombe anti-cafards pour sa cuisine à l'entresol, parce que toutes les blattes remontaient par le vide-ordures.

Après le petit-déjeuner et l'épilation des sourcils, elle éternue une douzaine de fois. Ça la secoue très fort et ça lui fait mal au dos. Ça fait beaucoup de bruit mais quand on le sait on s'habitue. Elle prend sa douche, elle se lave avec du savon Guerlain car elle aime bien sentir bon. Ensuite elle s'habille, ça prend beaucoup de temps car elle a du mal à accrocher son soutien-gorge. Elle a une poitrine incroyable, comme on n'en voit ni dans les livres ni dans les films. Quand Dominique est là, ou une autre de ses filles, elle demande : « Tu viens m'attacher ? » Ça s'est toujours passé comme ça, et ses trois filles se demandent comment elle peut bien s'arranger quand elle est seule. Elle a du mal aussi à enfiler ses bas, tant ses pieds et ses jambes sont gonflés, même si elle dort avec les pieds surélevés.

Elle prépare le déjeuner, met le couvert, le beurre sur la table, le sel, le poivre, les serviettes, chacune dans son rond d'argent. Elle sort tout ce qu'il faut du frigo ou du four, réchauffe des restes au micro-ondes, crie « à table » par la fenêtre. Le temps que lui arrive de son jardin ou du verger, elle nourrit le chat qu'elle a en garde, celui de Paule, sa dernière fille : « Tu reviens que pour bouffer, toi, tu as la traîne dans la panse ! » Elle dit aussi tout haut, on ne sait pas trop pour qui : « Si on m'avait dit un jour que je m'occuperais d'un chat... »

Il arrive. Il ne se lave pas les mains. Il s'installe à table, sale son melon, le trouve un peu fadasse, tu le diras au gars du Comod, le poulet un peu trop cuit, non, non, mais c'est pour dire, il est très bon comme ça. Il se sert un verre de cidre ou de vin, lui en verse un aussi. Elle le boit d'un trait et le tend à nouveau en disant : « J'en r'veux ». C'est une phrase de son grand-frère, il y a combien de temps, et il s'était fait punir pour ça.

Ça ne le fait pas rire mais il la ressert. Ils parlent des concombres qui sont encore un peu trop salés, des oiseaux qui mangent les poires dans le verger malgré le piège qu'il a installé, du gigot qu'il faudrait sortir du congélateur

parce que les Pinton viennent demain midi. Depuis deux ans il élève des moutons avec son frère. Il les tond au début de l'été. Il y a longtemps, il tannait les peaux une fois la bête tuée et il les mettait sur les fauteuils en osier devant la cheminée. Mais c'était vraiment trop de travail et l'odeur était persistante.

À la fin du repas, il dit : « bon, ben voilà » en pliant sa serviette. Quelquefois il dit merci. Il prend son café très vite, le trouve trop fort quand ce n'est pas lui qui l'a fait. Ensuite il retourne au jardin pour bêcher des pommes de terre ou mettre de l'essence dans la tondeuse. Il aurait rêvé d'avoir une ferme, mais il était le sixième enfant d'une famille de sept et il n'y en avait plus pour lui. Il a hérité de cette maison après la mort de son père en 1968, tout en continuant à payer le loyer à sa mère. « La Saisonnière », c'est toute sa vie. Il connaît l'histoire de chaque arbre, de chaque haie. Il se souvient du temps où ils n'avaient pas le chauffage central, des briques qu'il faisait chauffer dans la cheminée pour les mettre dans le lit des enfants. Dans son travail d'ingénieur agronome, il a eu l'occasion de diriger une ferme-pilote, mais ce n'était pas pareil, elle ne lui appartenait pas.

Ils déjeunent vers treize heures trente-quatorze heures. Ensuite il s'allonge un peu sur le canapé et il lit le courrier, les dépliants publicitaires. Il conserve ceux sur les ordinateurs, il aimerait bien s'en acheter un, un jour, pour faire ses comptes, avoir une encyclopédie multimédia. Tous ses enfants sont déjà équipés en informatique. Il les a aidés financièrement quand ils en ont eu besoin, et maintenant il se sent un peu en reste. Il finit par somnoler sur le journal. Vers quinze heures il ressort dans le jardin, soigne les plantes, traite les tomates, cueille des prunes et ramasse celles qui sont tombées sous les arbres pour les mettre à fermenter dans une baignoire avec les autres, pour le jour où le bouilleur de cru viendra avec son alambic, très tôt le matin, vers la fin du mois.

Elle se remet à ses mots croisés, ceux du *Nouvel Obs*, ceux de *Télérama*, ceux de *Femme actuelle* que lui garde la coiffeuse, ceux de *La Vie du Rail* que lui découpe son père quand il n'oublie pas de joindre à son envoi la partie « horizontalement ». Grâce à sa belle-sœur, elle fait aussi les mots croisés du *Figaro*. Elle garde tous les journaux, elle ne jette rien. Il y en a des piles sur la table, sur les deux chaises à côté d'elle. Un jour, elle les lira, les articles de fond. Ou lui en fera des bûches de papier pour la cheminée. Elle ne fait jamais les mots fléchés.

Elle a fait le concours du *Nouvel Obs* une année mais elle a séché sur la dernière grille de Robert Scipion. Elle a commencé à faire des mots croisés quand leur fils Jean-François a fait sept mois de prison, il y a une quinzaine d'années, pour une histoire de trafic de drogue, parce que c'était la seule activité qui lui permettait de ne pas pleurer. Elle a continué par habitude, pour s'exercer la mémoire, parce qu'elle n'avait aucun souvenir des livres qu'elle lisait. Elle vérifie dans le dictionnaire le sens des mots qu'elle ne connaît pas. Quelquefois, quand elle n'a pas bu de café à midi, elle somnole un peu aussi.

Trois fois par semaine, elle va chez le kiné l'après-midi à cause de son dos. Elle a eu un grave accident de voiture quand elle avait vingt-cinq ans. Elle a passé six mois dans une coque de plâtre. Le médecin qui l'a soignée lui a déconseillé d'avoir des enfants. Elle en a quand même eu quatre et c'est sa plus grande fierté. Quand ils étaient plus petits et qu'ils se battaient, elle leur disait : « Il m'avait bien dit le médecin de Collioure que si j'avais des enfants, je finirais dans un fauteuil roulant. Vous verrez vous vous battrez pour me pousser ! » Ça les calmait un peu, pas longtemps.

Parfois aussi, elle regarde un policier à la télé, elle aime bien les Maigret, ou les Nestor Burma et les Navarro qu'il lui a enregistrés quelques jours avant, parce qu'ils avaient du monde ce soir-là. Ça ne la gêne pas de les avoir déjà vus, car elle les a déjà un peu oubliés.

Le samedi, elle regarde *Chapeau melon et bottes de cuir*, juste avant *Amicalement vôtre*. Quand Dominique est dans sa chambre, juste au-dessus, pour quelques jours avec eux, elle met le son un peu moins fort, pour ne pas la déranger dans sa lecture ou dans son travail.

Elle passe quelques coups de fil à ses amies. Dans la journée, elle fait le 4, et après dix-neuf heures, elle fait le 7. Ça lui a réduit sa facture de téléphone. Elle prend des nouvelles, elle en donne, son dos en compote, son mal de dents, les yeux de son mari, sa prochaine opération de la cataracte, il ne peut plus conduire. Sur le téléphone, elle a mis en mémoire les numéros de ses enfants par ordre d'arrivée.

Toutes les semaines elle va chez sa coiffeuse pour son brushing, tous les mois pour sa couleur. Elle est bien ennuyée car sa coiffeuse va bientôt prendre sa retraite. Elle a perdu beaucoup de cheveux sur le devant de la tête quand Dominique a été gravement malade. Elle était complètement sortie de la réalité, les médecins avaient appelé ça une « bouffée délirante », ça passerait, mais en attendant, il fallait l'hospitaliser. Elle avait appelé un soir de Montpellier, où elle venait de s'installer pour prendre son nouveau poste. Elle avait dit avec une haine incompréhensible : « Maman, vieille pute, dis-moi qui est mon père ». Elle lui avait répondu par l'évidence, mais elle n'avait pas réussi à la convaincre. Elle lui avait même raconté sa conception à Collioure, un week-end où son mari était venu la rejoindre au centre de rééducation où elle était obligée de faire de fréquentes cures. Dominique avait fini par raccrocher en disant : « Je te reparlerai quand tu me diras la vérité ». Le lendemain, elle avait rappelé Dominique et avait laissé un message sur son répondeur : « tu sais, je t'aime beaucoup, ma chérie », mais ça n'avait pas suffi. Elle se prenait pour la nièce de Dalida et de Charles Trenet, et pour la petite sœur de Régine Desforges, elle l'avait expliqué à sa tante qui était venue de Draguignan lui rendre visite à la

demande de ses parents très inquiets. Finalement Dominique avait rappelé sa mère : « Envoie-moi le livret de famille ou je me suicide ». Ils avaient paniqué, demandé à la tante de Dominique de la faire hospitaliser, mais ce n'était pas possible. Le père de Dominique était descendu en train à Montpellier et l'avait fait hospitaliser à Henri-Claude, où on lui avait recommandé le service du professeur Viader. Il avait entendu « vie-adhère » et s'était dit que c'était la seule possibilité pour que Dominique s'en sorte. Elle avait hurlé quand les pompiers étaient venus la chercher dans son troisième étage, et l'avaient attachée sur un brancard, « vous n'avez pas le droit ! Vous n'avez pas le droit ! » Et à son père qui leur avait ouvert la porte elle avait dit, le visage déformé par la haine : « Toi, je te déteste, sale ordure, je ne te le pardonnerai jamais ».

Elle s'en était sortie assez vite, eu égard à la gravité de son état, et elle avait même pu reprendre ses cours au mois de février et travailler calmement à la publication du second volume de sa thèse. En décembre dernier, elle avait enfin décidé de venir passer les fêtes à « La Saisonnière », alors qu'elle n'y avait plus mis les pieds depuis des années déjà.

Ils ne reparlaient guère de cet épisode douloureux. Un soir au téléphone, elle avait simplement dit à sa mère : « Tu diras à papa que je ne lui en veux plus de m'avoir fait hospitaliser. Ça devait être la seule solution, j'imagine ».

Quand vient le soir, il arrose le jardin et les fleurs : les roses, les géraniums, les pois de senteur, l'allée qu'il a plantée au milieu de la cour pour qu'elle ne soit pas recouverte par les gravillons quand les employés de la commune sont venus la bitumer. L'été ils prennent l'apéritif sous la tonnelle. S'il n'a pas de réunion le soir au comité des fêtes de Couchey, ils dînent assez tard, sauf si elle a envie de regarder son feuilleton. Après le repas quelquefois elle appelle son beau-frère et sa belle-sœur pour leur proposer une partie de tarot. Le jeudi soir ils vont à leur club

de cartes. Ils retrouvent Bertrand, l'ancien patron du Comod – c'est un Viveco maintenant, mais ils continuent à dire Comod – qui est sous dialyse et ils se souviennent toujours que Paule lui faisait répéter plusieurs fois d'où venaient ses huîtres pour le plaisir de l'entendre rouler les r quand il répondait : « Ce sont des malennes d'Oléron ». Ils ne peuvent plus manger des huîtres sans y penser à nouveau et rire encore de la malice de Paule, leur petite dernière. Ils parlent de René Martin, le maire de Couchey, qui est bel homme.

– Sa femme aussi, dit la belle-sœur sans comprendre pourquoi ça les fait sourire. Ils voient aussi les Pillain, des coiffeurs retraités qui font construire une maison à Couchey. Depuis peu ils les appellent par leur prénom : Nicole et Roger. Le mois dernier ils sont allés déjeuner avec eux dans une ferme-auberge près de Pouaillé. Ils ont mangé des rillettes et du pâté de campagne en entrée, des pieds de porc grillés en plat de résistance – « je te raconte pas comme ça collait avec les serviettes en papier », a-t-elle dit le lendemain à Dominique qu'elle appelle très souvent. Il y avait fromage et dessert. Ça faisait un peu repas à la Flaubert, sauf qu'il n'y avait pas de jeunes mariés sur la pièce montée, vu que c'était un Paris-Brest très crémeux, rien à voir avec la pâtisserie industrielle. Après le café, pas du vrai café, c'est impossible pour cinquante personnes, ils ont eu droit au pousse-café, une bonne gnôle des années cinquante, tout ça pour soixante francs et c'était bien mieux que le moules-frites organisé à Couchey l'été précédent pour le quatorze juillet, où les portions étaient vraiment ridicules. À la ferme-auberge, c'était presque trop copieux.

Elle est allée à la boutique de la ferme après le repas. Elle a acheté des rillettes, parce qu'ils les ont trouvées bonnes, pas trop mixées comme ils font maintenant dans les charcuteries. Elle a pris aussi des tripes parce qu'il aime bien ça. Il y avait aussi un marchand de vin, installé sous un hangar. Ils ont goûté plusieurs crus puis ils ont

commandé deux cubitainers de Chinon à treize francs le litre. Il le mettra lui-même en bouteilles avec l'appareil que lui prête son frère. Il a recommandé au vendeur de ne pas oublier les étiquettes quand il le livrerait.

Au moment des blagues grasses à table, il a pris un air malicieux pour dire : « Nous, on est toujours croyants, mais de moins en moins pratiquants ». Ça a fait rire tout le monde, mais moins que sa blague à elle, une blague sur les blondes que lui a racontée Jean-François : « Quel est le sport préféré des blondes ? » Personne ne savait, évidemment. Alors elle a dit, triomphalement : « C'est le ski nautique, parce qu'elles ont les jambes écartées, les cuisses mouillées, et qu'elles sont sûres de se faire tirer par une vedette ! »

– Mais où est-ce que tu vas les chercher, toi ? a demandé Nicole qui n'est que décolorée et qui n'a pas mauvais caractère.

Lui se couche tous les soirs vers minuit car il se réveille à six heures tous les matins, comme il l'a fait toute sa vie, pour s'occuper des enfants, les lever, les laver, les faire déjeuner, les conduire à l'école – pendant une année ils ont été tous les quatre dans quatre écoles différentes – et il faisait le taxi sans rechigner, finir ses dossiers avant de partir au bureau vers huit heures. Comme il n'aime pas traîner au lit, il se lève et va tout de suite au jardin avant de revenir prendre son petit-déjeuner (elle fait très bien la confiture de prunes) en écoutant les nouvelles à la radio. Le soir, il se déshabille dans la salle de bains et laisse ses affaires sur le bord de la baignoire. C'est elle qui fait le tri, qui met sa chemise au sale, qui lui sort un slip propre pour le lendemain. Elle regarde son feuilleton allemand vers minuit et demi. Elle fait encore des mots croisés jusqu'à trois heures et demie, appelle le chat : « Toy, Toy, viens mon Toto », puis elle laisse la fenêtre de la salle de bains ouverte au cas où il rentrerait dans la nuit. Enfin elle monte se coucher.

– Bonne nuit, mon chéri.

**Anne COUDREUSE**